

Les FESTIVAL
LITTÉRAIRE
ITINÉRANT
P  TITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 16 au 28 novembre 2020

Brahim Metiba



© Eric Bascoul

Biographie

Brahim Metiba est né en 1977 en Algérie. Ingénieur de formation, il vit et travaille en France depuis une quinzaine d'années. Il est l'auteur de quatre ouvrages et d'un recueil de poèmes, *Méridiennes*, aux éditions M.e.o. Ses textes abordent l'exil et les relations familiales. Ils s'inscrivent dans l'autofiction.

Bibliographie

- *Tu reviendras*, Elyzad, 2019
- *La Voix de Papageno*, Mauconduit, 2017
- *Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi*, Mauconduit, 2015
- *Ma mère et moi*, Mauconduit, 2015
- *Méridiennes*, M.e.o., 2015 (poèmes d'Arnaud Delcorte et photographies de Brahim Metiba)

Présentation sélective des ouvrages

Tu reviendras, Elyzad, 2019



« Ça s'est passé durant une séance au cabinet du psy, en juin, mon mois de naissance. C'était une évidence. Mon absence avait trop duré, je ne pouvais plus fuir éternellement, il fallait revenir et affronter la situation. »

Un homme, qui vit à Paris, décide de retourner parmi les siens après dix ans d'absence. L'Algérie lui manque, la mort de son père est imminente. Les relations sont rompues depuis l'annonce de son homosexualité. L'idée lui vient de consigner son voyage dans un journal. Écrire dans un souffle l'histoire d'un retour, pour conjurer les tourments et ne rien oublier.

Extraits de presse

Article publié dans *La Cause Littéraire*, juin 2019, par Tawfiq Belfadel

À Paris, un homme de quarante ans se souvient de l'Algérie, de sa ville natale Skikda, et de sa famille laissée il y a dix ans.

Il se souvient notamment de cet incident qui a déchiré ses relations avec la famille et fait de lui un autre : le jour où il a révélé son homosexualité. C'est le jour où tout a basculé.

« Jusque-là je croyais être homosexuel comme on a une passion pour le violon ou les timbres postaux : ça va un moment, puis ça passe, que je finirais par entrer dans le rang. Ce sont, toujours, mes mots de l'époque ».

Le narrateur solitaire décide de rentrer voir sa ville natale, sa famille, et retrouver sa jeunesse et son enfance lointaines.

« Mon absence avait trop duré, je ne pouvais plus fuir éternellement, il fallait revenir et affronter la situation ».

Au retour, il décrit la ville de Skikda qui a changé, retrouve les souvenirs éparpillés ça et là, partagés entre mélancolie et douceur, et analyse le nouveau regard de sa famille envers lui.

« J'ai souvent rêvé d'avoir une famille autre. Des parents autres. J'ai souvent eu honte de ma mère, analphabète. J'ai souvent rêvé d'avoir un frère guide dans la vie ».

Il tient un journal pour noter ce qu'il veut noter. Ici, il se retrouve avec son autre qu'il a laissé il y a dix ans.

Après peu de jours, il rentre à Paris et retrouve sa solitude. Ce retour rapiécera-t-il les relations déchirées du narrateur et sa famille ? Ce court séjour est-il signe de futurs retours à la terre natale ou d'une rupture définitive ?

Le narrateur mêle divers thèmes ancrés dans la mélancolie : l'exil, la nostalgie, le déchirement familial, son homosexualité. *« J'ignore la définition exacte de la mélancolie, mais je lui donne celle-ci : regretter le passé, un passé autre ».*

L'auteur a inséré des fragments autobiographiques dans ce récit. Il s'agit donc d'une autofiction : biographie insérée dans une fiction. Ce genre permet à l'auteur de dire ce qui le tourmente ou ce qui le berce, tout en gardant une distance sensible vis-à-vis du lecteur.

« En écrivant, j'ai sélectionné, trié. Des pans entiers de ma réalité n'ont pas été écrits. Pourquoi ? Où sont-ils ? ».

Dans ce récit simple et aiguisé, Brahim Metiba raconte des pans de sa vie à travers une fiction. Il fouille son passé pour trouver des réponses à ses questions du présent. Pour se retrouver, Brahim fait affronter son Moi d'aujourd'hui avec le Moi laissé au bled il y a des décennies. L'un et l'autre. Un récit doux-amer.

Article publié sur *Liberté Algérie*, octobre 2019, par Ali Bedrici

Brahim Metiba raconte des pans de sa vie à travers une fiction : « Un grand conflit oppose son Moi d'aujourd'hui avec le Moi de son passé à Skikda... Il fouille son passé pour trouver des réponses à ses questions du présent. »

Est-il possible, pour une société conservatrice, d'admettre des idées et des attitudes non conformes à ses valeurs établies ? Telle semble être la lancinante question que soulève ce livre de l'écrivain algérien Brahim Metiba, *Tu reviendras*, paru aux éditions Elyzad (Tunis) en 2019. Alors que cela relève de la normalité en Occident, peut-on imaginer qu'une famille, un voisinage ou une cité admettent sans réflexe de rejet une personne « différente » d'eux par ses choix sexuels ? En un mot, dans nos sociétés maghrébines, algérienne en particulier, un homosexuel peut-il vivre sa différence dans son environnement social en toute tranquillité ? La réponse est un « non » catégorique, suggère de prime abord Brahim Metiba.

L'auteur y raconte sa propre histoire, faisant qualifier son livre d'autofiction. De quoi s'agit-il ? « Un homme, qui vit à Paris, décide de retourner parmi les siens, après dix ans d'absence. L'Algérie lui manque, la mort de son père est imminente. Les relations sont rompues depuis l'annonce de son homosexualité. L'idée lui vient de consigner son voyage dans un journal. Écrire dans un souffle l'histoire d'un retour, pour conjurer les tourments et ne rien oublier. »

L'homme souffre. Il peut ressentir que dans sa situation, le tourment dans sa terre natale est plus doux que la « liberté » en exil. « Mon absence avait trop duré, je ne pouvais plus fuir éternellement, il fallait revenir et affronter la situation. » Retour après dix années d'exil volontaire en France, choix imposé par la nécessité de fuir les tensions avec la famille et l'environnement à la suite de la découverte de son homosexualité.

Pensait-il, en l'avouant à ses parents, que cette « tare » pouvait être tolérée ? « Jusque-là je croyais être homosexuel comme on a une passion pour le violon ou les timbres postaux : ça va un moment, puis ça passe, que je finirais par entrer dans le rang. Ce sont, toujours, mes mots de l'époque. » Mais l'incompréhension, résultat d'une culture ancestrale bien enracinée, le ramène sur terre. Le salut viendra de la fuite. Une dizaine d'années en France allège son fardeau mais alourdit son âme : il veut retourner au pays, chez les siens, pour affronter son destin.

Si l'appel du pays et de la famille est compréhensible, l'espoir de découvrir un changement du regard de la société sur des gens comme lui est illusoire. À part les mutations physiques de Skikda, sa ville natale, il ne décèle aucun changement dans le regard des gens. Il décide alors de repartir vers des cieux où son « anomalie » est acceptée. Exil, incompréhension, regrets, déception suscitent en lui des sentiments ambivalents : déchirement entre le désir de liberté et l'attachement aux racines, à la famille.

Ce court séjour à Skikda « est-il signe de futurs retours à la terre natale ou d'une rupture définitive ? ». Brahim Metiba raconte des pans de sa vie à travers une fiction. « Un grand conflit

oppose son Moi d'aujourd'hui avec le Moi de son passé à Skikda... Il fouille son passé pour trouver des réponses à ses questions du présent. » Mais dans cette histoire où le déchirement est réel, la vraie question est la suivante : le conservatisme de notre société, adossé à la religion, est-il irrémédiable ou pourrait-il s'ouvrir un jour au débat sur des questions relevant aujourd'hui d'un tabou absolu ?

Figurant parmi les nouveaux noms de la littérature algérienne, Brahim Metiba, né en 1977 à Skikda, compte quelques publications parmi lesquelles *Ma mère et moi* en 2015 aux éditions Manconduit (prix Beur FM), *Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi* (même éditeur, 2015), *La voix du Papagéno* (Elyzad, 2017).

Extraits vidéo

Entretien avec l'auteur Brahim Metiba sur *TV5 Monde*, juin 2019



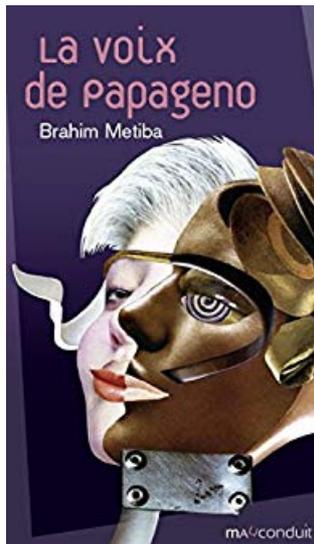
[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min)

Podcast « Littérature sans frontière » sur *RFI*, juillet 2019, par Catherine Fruchon-Toussaint



[Écouter le podcast](#) (durée : 29 min)

La Voix de Papageno, Mauconduit, 2017



Théâtre de la ville de Stipra : le jeune Papageno est éperdu d'admiration pour son grand frère Tamino qui se trouve sur scène. Toutes les filles en sont amoureuses, en particulier Nadja, la fiancée de Tamino, pour laquelle palpète également le cœur de Papageno. Mais le père de cette dernière, archéologue, a été décapité par des guerriers fanatiques et destructeurs de civilisation. Ils vont conduire les trois héros au Temple et les soumettre à une série d'épreuves.

En s'inspirant de *La Flûte enchantée* de Mozart, Brahim Metiba compose un chant polyphonique qui met en scène une société oppressante au discours religieux intolérant. Au cœur de ce chant, une voix mélancolique tente de se faire entendre : la voix de Papageno, à moins qu'il ne s'agisse de celle de l'auteur lui-même.

Extraits de presse

Article publié sur le blog de la librairie Charybde 27, janvier 2017

Brahim Metiba avait placé *Ma mère et moi* (2015) sous le signe direct d'Albert Cohen et *Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi* (2015) sous le signe indirect de Jacques Roubaud, pour évoquer de manière à la fois rusée et poignante, les rapports familiaux et l'incommunicabilité radicale qui les habite ici. C'est sous le double emblème de Mozart et de Palmyre qu'il signe cette *Voix de Papageno* en janvier 2016, troisième volet de cette trilogie cellulaire, toujours aux éditions Mauconduit, pour évoquer, de plus d'une manière, les racines heureuses et douloureuses du destin familial, lorsque le petit individu se heurte, bien à son corps défendant, à certains soubresauts particulièrement violents de la grande Histoire.

Bien qu'il ait tissé ces dix-sept scènes, leur introduction et leur épilogue en forme de passage par les coulisses du théâtre (ou plus exactement de l'opéra-lieu), d'un halo métaphorique beaucoup plus poétique et plus intense que lors des deux volets précédents, c'est néanmoins ici, de manière poignante, que l'auteur-narrateur semble se mettre à nu comme jamais auparavant.

Tant il est vrai que l'enfant est le vrai père de l'homme, *La voix de Papageno*, dans les secrets étouffés des fratries, des trahisons et des oppressions par trop intériorisées, nous offre la trame, visible et invisible, de tout ce qui ne pouvait pas être dit dans *Ma mère et moi* et dans *Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi*, pour un résultat d'une singulière beauté et d'une poignante intensité.

Article publié sur *Livres Hebdo*, janvier 2017, par Véronique Rossignol

Brahim Metiba conclut par un drame allégorique sa trilogie familiale.

Après *Ma mère et moi* et *Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi*, ses deux fictions autobiographiques parues en 2015 à quelques mois d'intervalle, Brahim Metiba clôt sa trilogie familiale par un drame allégorique articulé autour de la relation entre deux frères : Tamino et son cadet Papageno. Toujours aussi bref mais moins réaliste et plus lyrique que les deux textes précédents, *La voix de Papageno* conte un drame en dix-sept tableaux et un prologue. La tragédie se noue dans deux lieux chargés de culture et d'histoire : Haz, une légendaire cité antique qui ressemble à Palmyre, et la ville de Stipra, qui « appartenait à un grand empire désormais éclaté en petits pays qui ne manquent pas de se faire la guerre une fois tous les cinquante ans ». Cette dernière abrite un théâtre baroque, héritage d'une époque coloniale, et c'est sur sa scène que Papageno voit à 5 ans son frère aîné chanter. Dans le public extasié et très féminin, il y a l'amoureuse de Tamino, Nadja, 16 ans, jeune fille timide qui tient la main du tout jeune Papageno ému. Nadja dont le père archéologue a été décapité à Haz par un « groupe d'hommes barbus et habillés de noir » qui ont pris la ville.

Derrière la figure imposante de ce frère que Papageno regarde et vénère comme un dieu, on retrouve ces liens familiaux marqués par les non-dits et les silences que l'écriture de Brahim Metiba sait si justement faire entendre. Mais à cette histoire d'admiration et de rivalité intimes, l'écrivain algérien né en 1977 et installé en France depuis plus de vingt-cinq ans ajoute une dimension plus violente et de plus grande portée qui donne écho à la voix des opprimés.

Extrait vidéo

Entretien avec l'auteur Brahim Metiba sur TV5 Monde dans l'émission « #MOE », février 2017



[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min)

***Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi*, Mauconduit, 2015**



Le père du narrateur, algérien, venu lui rendre visite en France, laisse un mot sur la table de son appartement avant de repartir pour l'Algérie : « *Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi, je te laisse ce ticket de métro. Ton père* ». Le narrateur, déçu, une fois encore, de n'avoir pu établir la communication avec son père, transforme ce ticket de métro en cadeau d'anniversaire et s'offre une balade en bus de Clichy au cœur de Paris. Durant ce trajet, il mène, seul, l'impossible dialogue avec son père. De la même façon que dans « *Ma mère et moi* », l'auteur opère un travail musical sur l'écriture (répétitions, concision, recherche d'harmonie). Brahim Metiba réussit, là encore, à unir deux voix discordantes dans l'espoir de gommer les distances douloureuses. Une écriture singulière où il assemble tous les éléments qui composent son expérience : l'Algérie, la France, Paris et sa banlieue, ses parents, ses amis, et ses morts.

Extraits de presse

Article publié sur le blog de la librairie Charybde 27, septembre 2015

Intense dialogue solitaire du fils, au fil des bus, en l'absence du père, jouant de la futilité pour traquer les bribes d'un sens espéré.

Cette « suite » du subtil et poignant *Ma mère et moi* de Brahim Metiba reprend le fil du récit quasiment là où il s'était arrêté à l'issue de cette extraordinaire tentative de communication entre un fils et sa mère, conduite par l'intermédiaire et avec le soutien du *Livre de ma mère* d'Albert Cohen.

Pour surmonter l'incommunicabilité, pour tenter, peut-être, de franchir le gouffre qui s'est ouvert au fil des années entre le fils vivant à Paris et le père resté en Algérie, espace d'autant plus difficile que sa négociation se fera, de fait, in absentia, Brahim Metiba s'appuie cette fois plutôt sur Jacques Roubaud que sur Albert Cohen, qui serait de peu d'usage ici.

(...)

Face à ce père absent, maître conscient ou inconscient des fumigènes permettant de ne pas parler, Brahim Metiba tente avec brio et poésie de tisser quelques signaux de fumée inventant encore un langage, fût-ce à l'état de traces parcimonieuses, au cœur de ce nuage, indifférent par pudeur, fermé par incompréhension, hostile peut-être par fierté, ou même – qui sait ? – simplement négligent par extinction prématurée des forces vives. Plus encore que face à la mère, sans doute, il s'agit ici de ne pas juger, malgré la tentation, mais d'essayer, quitte à échouer, de manière imaginative, intime et poignante.

Article publié sur *Livres Hebdo*, octobre 2015, par Véronique Rossignol

Il y a quelques mois on saluait dans ces colonnes *Ma mère et moi*, le beau texte, bref et nu, que Brahim Metiba consacrait à une relation filiale avare de démonstrations, presque aphone. « Je ne discute jamais avec mon père, nous n'avons pas grand-chose à nous dire, nous bavardons encore moins. » La première phrase de ce nouveau récit assène calmement un constat similaire. Et, peut-être parce que la distance paraît ici plus grande, le lien plus taiseux et aride encore entre ce père, algérien, et ce fils, dernier-né d'une fratrie de sept enfants, parti du foyer depuis des années pour faire sa vie en France, la langue de l'écrivain est plus près de l'os que jamais.

Le narrateur essore tous les sens d'un simple mot laissé sur une table après une visite de son père, disséquant cette phrase : « Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi, je te laisse ce ticket de métro. Ton père. » Il s'accroche à chaque terme plein de sous-texte avant de convertir l'anodin sésame pour un trajet en transport en commun en cadeau d'anniversaire pour ses 37 ans. Il s'offre une balade en bus qui va le mener de Clichy-la-Garenne, où il habite, à Saint-Michel, de la banlieue au centre de Paris, le temps d'une matinée où il évoque comme dans une conversation imaginaire les chauffeurs et les passagers, les titres des journaux aperçus dans les kiosques, son père en jeune footballeur, l'Algérie ; où il voit défiler des scènes fondatrices de sa vie dont le récit reste suspendu. Il écrit « pour réduire le fossé », pour construire ces gués fragiles qui relient des rives opposées.

Article publié sur *histoire-immigration*, par Mustapha Harzoune

Voici deux courts textes où l'auteur évoque ses relations, avec sa mère pour le premier, avec son père pour le second. Un troisième le lien avec la fratrie. Brahim Metiba plonge le lecteur au cœur d'un monde tourmenté par les bruits que provoque le silence qui s'est installé entre un fils et ses parents, un univers familial sans dialogues marqué par les bifurcations, moins générationnelles qu'existentielles, imprimées par un fils installé à Paris depuis quatorze ans, qui a fui l'Algérie et son « système étouffant » et qui ne cache plus son homosexualité. Brahim Metiba tente de rétablir le lien. Entre lui et les siens d'abord. Au-delà ensuite.

« Je ne trouve pas de mots, pour parler à ma mère. Les mots de son langage n'expriment pas ma vie. Les mots de mon langage n'entrent pas dans son système ». Alors, durant les quelques vingt-trois jours d'un séjour en Algérie, il décide, pour réduire l'éloignement, de lui lire *Le Livre de ma mère* d'Albert Cohen. Une lecture pour une mère « assise, les jambes droites et le dos droit », des mots pour fissurer ce mur du silence et d'incompréhensions où viennent s'écraser les appartenances qui diffèrent, les « nous » et les « je » qui ne se ressemblent plus, les démonstrations (ou leur absence) d'affection entre mère et fils, la question lancinante du mariage et des convenances, les rapports entre Juifs et Arabes... Des mots pour ouvrir une brèche, apprendre une nouvelle façon d'être quand l'autre s'enferme dans l'univers clôt de ses certitudes. Avec pudeur et émotion, Brahim Metiba dit les évitements de la mère quand son fils demande à « se retrouver » à « être ensemble », à « discuter ».

Derrière ces tentatives pour renouer les fils cassés, Brahim Metiba évoque, plus profondément encore, de manière universelle, la disponibilité de chacun à « changer de regard », la capacité à refuser une glaciation mentale où les « nous », les « eux » et le « vrai » se retrouvent emprisonnés, figés à jamais, dans une glace d'immuabilité qui finit par rendre sourd et aveugle au monde et à sa marche, au mouvement, à la relativité des êtres et des choses. Désormais, la mère ne peut que constater que son fils « a changé ». « Je suis vieille, je ne peux pas changer d'avis, mais celui qui parle est mon fils et sera toujours mon fils ». Au moins, ici, il reste l'amour.

Dans le deuxième volet de ce qui est appelé à être un triptyque, c'est le père qui est venu à Paris rendre visite à son rejeton. Là encore, le silence plombe : « mon père à sa propre logique du monde. Logique dont je suis exclu », au point que, avant de s'en retourner en Algérie, le père laisse à son fils ce mot énigmatique : « Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi, je te laisse ce ticket de métro. Ton père ». Et débrouille toi avec ça...

Muni de ce ticket, le fils décide, le jour de ses 37 ans, de partir au hasard des lignes de bus et de faire de ce parcours, « un parcours de bavardage » ; avec son père bien sûr. Le récit, moins riche, moins dense, moins émouvant que le précédent, s'écoule en une heure et demi, la durée de validité dudit ticket qui, de bus en bus, conduira le narrateur de Clichy-la-Garenne à la station Saint-Michel. Le parcours devient le prétexte à quelques évocations, souvenirs d'enfance et anamnèse algérienne, à quelques descriptions aussi qui voient l'espace et les populations se transformer au fur et à mesure que l'on quitte la banlieue pour le centre de Paris.

Brahim Metiba se sert du *Livre de ma mère* ou d'un ticket de métro, pour renouer les fils. Il en fait même une vocation : celle de « réduire le fossé entre mon père et moi, entre ma mère et moi, entre mon père et ma mère, entre l'Algérie et la France, entre Paris et sa banlieue ». Rien moins. L'auteur en tout cas s'est fixé cet objectif. Par l'écriture. À suivre donc.

Extraits vidéo

Entretien avec l'auteur Brahim Metiba sur *TV5 Monde*, novembre 2015



[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min)

Entretien avec l'auteur Brahim Metiba sur *TV5 Monde* dans l'émission « #MOE », décembre 2015



[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min)

Ma mère et moi, Mauconduit, 2015



C'est une histoire d'amour et de dialogue impossible entre un fils et sa mère. Lui, 37 ans, né en Algérie, habite en France depuis 14 ans. Elle, vit en Algérie. Il est intellectuel. Elle ne sait ni lire ni écrire. Il est homosexuel. Elle aimerait qu'il se marie avec une musulmane. Comme elle aime les histoires, il a l'idée de lui lire, jour après jour, *Le Livre de ma mère*, d'Albert Cohen. Il espère que les questions abordées dans le livre de cet écrivain juif, qu'il admire, susciteront un échange avec sa mère. *Ma mère et moi* est un merveilleux texte à la langue épurée qui s'adresse à la fois au cœur et à la raison. Une mélodie lancinante et mélancolique qui vous prend à la gorge. Une fable moderne sur des sujets au cœur de la société actuelle : la confrontation des cultures, la sexualité, la judéité et l'islam, le vivre-ensemble ...

Extraits de presse

Article publié sur genres.centrelgbtparis, mars 2018, par Martine Roffinella

Les mots de Brahim Metiba tintent comme un désespoir de cristal. On passe le doigt dessus et ça sonne juste, c'est pur, chaque phrase fait mouche, offerte là sans fioritures. Subtilement évidente sans être simple pourtant. Car c'est l'inextricable équation de la – ou plutôt des différences qui est posée ici, avec son cortège douloureux de non-réponses synonymes d'exclusion. Récit d'une solitude de sang aux résonances plurielles.

« Nous », « eux », « les autres »

Brahim Metiba – ou du moins son « double », comme il nous le précise dans l'entretien ci-dessous, s'agissant d'un récit « auto-fictionnel » – a « du mal » avec le « nous » lorsque ce dernier fait référence aux musulmans. « C'est pourtant simple », explique la mère, « il y a “nous”, puis il y a “eux”, les autres, les non-musulmans, les juifs par exemple ». L'assertion est monolithique, surgie d'une vérité elle-même inébranlable. Le « je » qui s'exprime cherche tout de même une faille où pouvoir insérer sa différence, prendre pied dans ce sentiment maternel qui ne l'englobe pas, lui, mais plutôt le fils qu'il devrait être. « Je dis que je suis aussi dans les “autres”, dans les “eux”. » Le verdict tombe : « Tu as changé. » Et c'est un peu comme si cette phrase enterrait vivant l'espoir du fils d'être aimé tel qu'il est. Elle « ne veut pas parler », ni « se placer sur le plan des idées et des mots », car sinon elle devrait accepter ou au moins essayer de comprendre que son enfant devenu adulte « puisse ne pas désirer les femmes », aimer les hommes, et surtout que « ça ne changera pas ».

« Quand on a un fils, c'est pour toujours »

L'affirmation de l'inaltérabilité des liens du sang paraît avoir un caractère universel et presque relever du lieu commun. Mais ici, dans la bouche de la mère, elle ne tombe plus vraiment sous le sens. La question biologique ne crée pas le lien, « les rapports changent » : tout est à inventer, pense le fils. Et c'est peut-être dans ce désir de créer un pont de mots qui pourrait, pourquoi

non ? conduire jusqu'au cœur de cette mère, que le narrateur choisit de lui lire à haute voix, puisqu'elle ne maîtrise ni lecture ni écriture, l'ouvrage d'Albert Cohen (devenu « Albert Cohaire »), *Le livre de ma mère*. Une histoire en apparence ordinaire et relativement claire : « Je dis qu'il a perdu sa mère et qu'il regrette de ne pas l'avoir suffisamment aimée, suffisamment vue. » Mais quand le mot amour se met à rôder dans ce qui pourrait devenir un échange, la mère dit que « les juifs aiment un peu trop la vie » et surtout « ils ne nous aiment pas ». Car en effet, Albert « Cohaire » est juif. Et nous assistons là à un redoutable déplacement du sujet, une énième pirouette maternelle qui, une fois encore, mure le fils dans ses différences. Lesquelles sont elles-mêmes niées puisque tu es, ce qui les rend encore plus glaçantes.

« Je pense à la difficulté de changer de regard »

Est-il au fond légitime de vouloir que nos parents modifient la perception qu'ils ont de nous-mêmes ? Pouvons-nous exiger, sans nous leurrer sur ce postulat quasi-bisounoursien, d'être aimés pour ce que nous sommes ? « Je me demande si j'ai le droit de lui demander de changer de regard. Je me demande si je ne perds pas mon temps, si mon projet peut aboutir. » À ce stade du récit, le lecteur tout entier veut encourager l'auteur à poursuivre, car forcément au bout de sa démarche, l'amour finira par gagner – qu'on soit juif, musulman, homosexuel – humain tout simplement. Sans révéler l'issue de ce huis clos entre les « doubles » de Brahim Metiba et sa mère, disons qu'elle juge n'avoir « pas besoin de comprendre », et que « celui qui parle n'a pas besoin de parler ». Peut-être bien quand même que si – mais c'est à nous qu'il s'adresse, dans une langue sobre et d'un timbre musical que ne renierait pas Satie. Par-dessus la mélancolie et juste en dessous de l'entrain – somme toute à deux pas de l'espoir.

Martine Roffinella : Brahim Metiba, quand la mère du narrateur lui demande comment il a vécu son « arrivée en France », celui-ci répond que « c'était dur de changer de culture, d'apprendre une nouvelle façon d'être ». Pourriez-vous nous expliquer ce qui fondamentalement a posé problème ? En quoi a consisté cette « nouvelle façon d'être » ? S'est-il agi d'un complet dépouillement spirituel – donc d'une renaissance –, ou plutôt d'un vaste travail d'adaptation à de nouvelles règles de vie ?

Brahim Metiba : Avant de vous répondre, j'aimerais clarifier un point concernant le genre littéraire de *Ma mère et moi*. S'agit-il réellement d'une autobiographie ? Non, pas vraiment, pas complètement, pas comme on l'entend, ne serait-ce que parce que la mère, à un moment dans le récit, prend la parole, ce qui n'est pas possible dans une autobiographie « classique ». De quoi s'agit-il alors ? J'aime parler d'autofiction : je suis parti de moi et de ma propre mère, c'est vrai. Disons que les personnages sont nos doubles, à ma mère et à moi-même. En revanche, dans la « réalité », il n'y a jamais eu de lecture du *Livre de ma mère*. En d'autres termes, j'ai imaginé les scènes qui ponctuent le récit principal de *Ma mère et moi* : la lecture du livre d'Albert Cohen. Dans ce qui suit, si vous me le permettez, j'utiliserai donc les termes de « narrateur » et « sa mère » ou « la mère ».

Concernant mon arrivée en France et l'apprentissage d'une nouvelle façon d'être, il s'agit d'un tout : une façon de se poser dans l'espace public, de poser sa voix, de s'approcher d'autrui, de prendre la parole, il y a plus de distance en France, plus de liberté également ; un rapport au travail aussi, plus sérieux en France, mais également plus pathologique qu'en Algérie ; l'intimité n'est pas la même non plus, l'expression amoureuse est plus contrariée en France qu'en Algérie.

La thématique de la différence est bien évidemment au cœur de votre ouvrage, qu'elle soit d'ordre sexuel, religieux, ou ethnique. À vous lire on a l'impression qu'aucune « vérité » ne pèse plus qu'une autre, qu'il n'y a en réalité « rien de bizarre » dans quelque domaine que ce soit. Est-ce à dire que l'acceptation de la différence passe avant tout par l'observation, donc par l'acquisition d'un savoir ?

Je n'ai aucune idée s'il y a une quelconque vérité quelque part. Mes recherches philosophiques et existentielles, dans ce domaine, ont été aussi fructueuses que trouver une minuscule flaque d'eau dans un désert brûlant après des années de quête. Ce dont il est question ici est moins la vérité en soi qu'un groupe, ou un homme ou une femme, qui s'en empare (du moins du mot, à défaut de la chose). Il s'agit, à ce moment-là, pour chacun de faire valoir cette vérité qui lui semble absolue, au détriment de l'autre qui est forcément dans l'erreur, puisqu'il ne peut y avoir qu'une seule vérité. Évidemment, là commence exclusion, la haine et la violence. Alors, oui, il me semble que l'acceptation d'autrui, du moins dans nos cultures dites « du Livre » et basées sur le savoir, passe par une mise en cause radicale de la notion de vérité.

Au début du livre, il est dit que le narrateur voit « rarement » sa mère, mais qu'elle l'appelle « régulièrement », et qu'ils parlent « de cuisine ». Ces échanges culinaires ne permettent pas de tisser de vraies phrases entre eux. Si le socle de coutumes communes – ici les recettes de cuisine – ne permet pas d'établir un lieu de parole, où et comment pensez-vous que cet espace puisse être créé ?

Vous posez ici la question qui m'a animé pendant des années, celle de savoir comment réunir les différences (dans *Ma mère et moi*, le narrateur et sa mère). La réponse à laquelle j'ai abouti est : par la musique. La forme. Le ton. C'est pour cette raison que dès que la tension monte entre les deux personnages, je les fait chanter *Vienne est un coin du Paradis*. Là, leurs voix s'harmonisent, il n'y a plus de tension. Évidemment, dans la vie de tous les jours, nous ne pouvons pas passer notre temps à chanter à chaque tension, mais il me semble que derrière la musique, il y a la question de la forme. Ainsi, ce qui permet d'établir le dialogue, de vivre et de laisser vivre, c'est la forme. Et la forme peut avoir différents noms, prenons le droit, par exemple. Le droit est ce qui dépasse la culture et les coutumes et qui permet de mettre le monde à égalité. En cela, il est important que les homosexuels aient exactement les mêmes droits que les hétérosexuels, quitte à choisir de ne pas en jouir, mais un droit se donne, ça ne se discute pas.

La mère « dit qu'elle est née pendant la guerre. Qu'elle a connu une première guerre, puis encore une seconde guerre ». Selon vous, ceci explique-t-il cela, concernant l'impossible perception de la notion de différence ? Un peu comme si le monde entier se résumait à deux camps opposés, à l'exclusion de tous les autres ?

C'est une excellente question et une très belle analyse. Je pense que la division et l'exclusion sont l'apanage de l'idéologie et son rapport, comme nous l'évoquions, à la vérité. Ici, l'idéologie est religieuse. Plus précisément : musulmane. La guerre, les deux guerres dont il est question agissent à un autre niveau : elles ont rendu la mère dure.

Vous écrivez dans un style dépouillé, distancié, inscrit dans une sorte de présent universel presque physiquement palpable, mais qui suscite et libère de fortes charges émotionnelles. Parlez-nous de vos influences – si vous en avez –, et surtout de votre façon de travailler. Qu'entendez-vous comme musicalité littéraire lorsque vous écrivez ? Et que souhaitez-vous que nous entendions ?

Merci pour cette dernière question qui aborde ce qui, probablement, me touche le plus : mon rapport à l'écriture.

Je suis issu d'une famille modeste. Ma famille est loin de la littérature. Nous n'avions pas de bibliothèque et je n'ai pas grandi dans la culture de la lecture et du texte. J'ai davantage grandi avec les grandes voix des divas arabes : Oum Kalthoum, bien sûr, Asmahan dont la chanson est une rengaine dans *Ma mère et moi*, mais surtout Warda l'Algérienne. Cette dernière est liée au mouvement de libération nationale, à la lutte et la révolution. Elle a donc une place très importante dans mon parcours, en général, et mon écriture en particulier. En écrivant, j'essaie de reproduire ces voix de femmes fortes qui m'ont toujours fasciné (Oum Kalthoum est une véritable icône, elle exerçait un pouvoir extraordinaire, même sur les hommes les plus puissants). J'aimerais que le lecteur ou la lectrice entende cette voix, que ça sonne dans son oreille comme une chanson douce, triste, mélancolique. Il s'agit d'une voix qui vient de loin et qui dit ce loin, cette distance ; une voix du désir.

Article publié dans *Marianne*, mai 2015, par Alexandre Gefen

Le grand secret des écrivains, c'est bien connu, c'est non pas leurs maîtresses, mais leurs mères. Absentes et désirées, ou au contraire omnipotentes et abusives, les mères sont les destinataires secrètes des fils, qui trouvent dans l'écriture le moyen de les célébrer ou de les fuir, dans un geste d'émancipation et d'hommage, qui est toujours un échec. C'est bien cette situation que prend pour sujet, avec une simplicité qui touche à l'épure, *Ma mère et moi*, de Brahim Metiba.

Aussi incandescent que bref, le récit autobiographique de ce jeune écrivain français d'origine algérienne met en scène ce que les psychanalystes nommeraient « un amour œdipien », les critiques, « une situation de non-communication » et les historiens, « un choc de civilisations » : d'un côté, le fils, homosexuel aussi brillant qu'occidentalisé, « changé » à jamais donc par la France, un fils pour qui la religion musulmane n'est plus qu'une tradition fossilisée ; de l'autre, la mère, une vieille Algérienne qui rêve encore de marier son chérubin et pense le monde à travers des souvenirs et des réflexes d'un autre âge. « *Les mots de son langage n'expriment pas ma vie* », doit avouer Brahim Metiba.

Tout le grain du récit tient au fait que c'est un autre écrivain, un juif, qui devient le médiateur de cet impossible échange, puisque c'est en lui lisant chapitre après chapitre *Le Livre de ma mère*, d'Albert Cohen (« Albert Cohaire », dit-elle), que le narrateur trouve les mots justes pour parler à sa mère : « *Elle aime les histoires, [...] elle sera peut-être touchée par celle d'Albert Cohen et je réussirai peut-être à l'amener à une autre vision du monde.* » Si l'intrigue peut sembler ténue, on vérifiera pourtant dans ce récit plusieurs grandes vertus de la littérature : donner aux morts le pouvoir de réunir les vivants, fabriquer de l'universel dans des situations singulières et produire, à la place des études sociologiques sur l'immigration ou des simplifications à outrance, une très émouvante étude de cas.

Article publié sur *Cultur'elle*, mars 2015, par Caroline Doudet

Petit par la taille et le nombre de pages, mais grand par sa force et sa richesse, ce récit envisage la relation entre un fils et sa mère. Une relation faite de beaucoup d'amour, mais aussi de beaucoup d'incompréhension.

Le fils, c'est un intellectuel homosexuel qui vit en France. La mère ne comprend pas ce qu'il fait, elle est analphabète et vit toujours en Algérie. Elle voudrait qu'il se marie, de préférence à une musulmane. Il est chez elle pour quelques jours et il lui raconte *Le livre de ma mère* d'Albert Cohen.

Le style de Brahim Metiba est simple, dépouillé, direct : tout, finalement, est ici dans les silences et les non-dits, et c'est résolument émouvant. Ce qui est en jeu, c'est l'incommunicabilité des êtres qui s'aiment, accentuée par les différences de mode de vie.

(...)

Très riche, très intense, ce petit récit est absolument à mettre entre toutes les mains, car il aborde avec une force incroyable des thèmes universels !

Extraits vidéo

Rencontre avec Brahim Metiba (Librairie Charybde, 16 avril 2015)



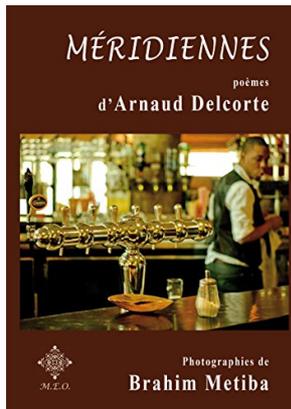
[Écouter l'entretien](#) (durée : 51 min)

Podcast « Les Bonnes Feuilles » sur *France Culture*, juin 2015, par Sandrine Treiner



[Écouter l'émission](#) (durée : 3 min)

Méridiennes, M.e.o., 2015



En symbiose avec les photos de Brahim Metiba, *Méridiennes* emprunte une veine de textes courts, parfois proches du haïku, avec des jeux de mise en page, pour exprimer l'amour des lumières et des visages du Maroc. Avec une préface de Philippe Leuckx.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
25, rue Gambetta
25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranchecomte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté